

# BULLETIN DU CHTV

## N° 10, OCTOBRE 1984

«La grande muette au petit écran»  
1962 - 1981

Par Bernard PAQUETEAU  
Enseignant et Chercheur





# «La grande muette au petit écran» 1962 - 1981

*Par Bernard Paquetteau*

Les documents télévisuels, de manière privilégiée, rendent les "climats" dans lesquels de mutations en mutations se sont dessinées les représentations de l'institution militaire. L'histoire de la perception contemporaine de l'armée sera ici décomposée en trois vues cavalières encadrées chronologiquement : tout d'abord les années soixante — les lendemains de la guerre d'Algérie —, puis la première moitié des années soixante-dix marquée par le phénomène de malaise et de contestation, enfin la seconde moitié de cette décennie — l'abord des années quatre-vingt — caractérisée par le redressement de l'image de l'armée.

Ces documents conservés par l'Institut National de l'Audiovisuel, rendent compte d'une nette évolution ; ils permettent, en particulier, de comprendre les mesures prises par l'institution dans le domaine de plus en plus décisif de l'information ; mais plus encore, nous semble-t-il, ils conduisent à formuler une question à laquelle l'actualité la plus immédiate nous invite à ne pas nous dérober : au sein de la politique française de défense, le militaire a retrouvé une place dans les schémas de représentation que la société ou, au moins, le médium télévisuel privilégie ; soit, mais de quelle place s'agit-il ? Quelle est, en d'autres termes, la nature du discours tenu sur le militaire et la politique de défense qu'il anime ? Nous viendrons à cette interrogation après avoir mesuré le chemin parcouru.

## **I. LES ANNÉES DE "RECUEILLEMENT" (1962-1970).**

Au début des années soixante, la France abandonne définitivement l'hypothèque que faisait peser sur elle l'Algérie et poursuit allégée sa modernisation. Dès lors, les émissions de reportage consacrées à l'armée sont peu nombreuses et signalent un large fossé entre la société civile et l'institution militaire.

D'une manière générale, les militaires échaudés par la guerre d'Algérie se méfient des médias et n'entretiennent que peu de contacts avec les journalistes. L'instrument de relations publiques des armées : le Sapidn<sup>1</sup> institué à la fin de la IV<sup>e</sup> République, a été emporté par la faillite des doctrines de la guerre révolutionnaire sur lesquelles il s'était fondé ; et le nouvel organisme de relations publiques : le SIECA<sup>2</sup> se fondant sur de nouvelles prémisses, étroitement surveillé par le pouvoir politique, ne fonctionne le plus souvent qu'à usage interne. Dès lors, les militaires ne s'inscrivent ni dans l'actualité ni a fortiori dans les mythes contemporains qui en gouvernent la présentation. S'additionnant et se combinant, tous ces éléments produisent l'image télévisuelle qui nous est donnée par les grands magazines des années soixante.

Sans doute quelques liens se nouent-ils entre militaires et journalistes de la télévision. Déjà, Jean-Louis Guillaud, directeur adjoint de l'actualité, aide à faire passer les bribes d'informations fournis par le SIECA et participe à la mise en place de journalistes spécialisés qui deviendront les correspondants accrédités de l'armée (Jean-Pierre Chapel et Thierry de Scitivaux). Par ailleurs, l'ECPA fournit à Daniel Costelle, à Henri de Turenne et à Jean-Louis Guillaud des archives pour le montage de la série *Les Grandes Batailles*. De plus, en 1967, le pouvoir politique, selon la volonté expresse du général de Gaulle, intervient pour faire diffuser une série de reportages sur la force de dissuasion. La diffusion de ces émissions visant à contrebattre l'atmosphère de dérision attachée à la dissuasion nucléaire est une opération politique qui s'effectue sur intervention directe et manifeste, hors du journal télévisé ou des grands magazines d'actualité. Ces quelques exemples montrent qu'il s'agit tout au plus de l'ébauche d'une politique d'information n'ayant pas encore

trouvé les modalités et les termes de son expression ; une politique encore trop maladroite pour s'inscrire naturellement dans les formulations télévisuelles normales de l'actualité<sup>3</sup>.

L'une de ces formulations est constituée par *Cinq colonnes*, l'émission phare de cette époque, qui, après s'être souvent penchée sur les militaires durant la guerre d'Algérie, les oublie dès 1962. Et si le grand magazine évoque les problèmes suscités par le retrait des forces françaises de l'OTAN, ce n'est qu'au plan des retombées de l'événement dans les opinions publiques locales ou européennes : le militaire français ne trouve aucune place dans ses préoccupations. De fait, le magazine de Pierre Lazareff, Pierre Desgraupes, Pierre Dumayet et Igor Barrère dans lequel se dessinent les modalités du discours dominant de la télévision (exaltation discrète de la modernité, vision unanimiste et rassurante de la société et de l'état du monde) ne pouvait s'intéresser aux militaires dès lors qu'ils n'intervenaient plus dans l'actualité et qu'ils ne participaient pas des grandes mutations technologiques que le magazine illustre.

Lorsque le militaire apparaît dans des magazines plus curieux à son endroit, il comparait à un procès implicite, celui de la guerre d'Algérie — que le conflit du Vietnam, par nombre d'analogies ravive.

Le militaire questionné se trouve soit en présence d'avocats — ce qui est le cas dans le magazine *Panorama* — soit en présence de procureurs — cas de *Zoom*. Ainsi se dessine une image fortement contrastée du soldat, selon les canons du légendaire qu'il ne parvient pas à renouveler et que seuls les "fabricants" considèrent. Remarquable est le fait que la figure du baroudeur pour laquelle certains plaident est celle-là même que d'autres attaquent (*Zoom*). L'ambiguïté du militaire dans les années soixante est due au seul regard des "fabricants".

Le militaire, lorsqu'il ne sort pas de ces procès discrédité, perd de son prestige. La cérémonie de Grande Extinction des Feux offerte par les Allemands au général Massu prenant sa retraite, sur laquelle s'ouvre et se ferme le reportage de *Panorama* : "La retraite du baroudeur" (juillet 1969), évoque à de multiples niveaux la scène de *La Grande Illusion* dans laquelle Erich von Stroheim se penche sur Pierre Fresnay mourant. Mais dans ce nouvel enterrement de première classe, ce n'est pas le capitaine de Boildieu, cavalier aristocrate ayant su préserver sa dignité morale et ses gants blancs dans les telluriques affrontements de masse de la première guerre mondiale, que l'on salue, c'est un soldat formé dans les troupes coloniales, qui a trempé dans les sanies de la guerre révolutionnaire et qui invoque surabondamment la fidélité au chef de l'État : scène symbolique, chargée de toutes les ambiguïtés que portent les présentations du militaire dans les années soixante, même celles qui lui sont le plus favorables.

En l'absence de manifestations concrètes de la nouvelle doctrine de dissuasion dans laquelle elle puisse s'insérer, c'est finalement le mythe de l'armée républicaine (son inertie ?) qui sauve l'institution dans les représentations télévisuelles. On le voit dans les émissions où le service national continue d'être présenté comme le devoir de tous les citoyens. Dans une période de forte mutation sociale, il joue le rôle, souvent évoqué, de "formateur d'hommes", de seuil à franchir avant de pénétrer dans la "vie active" ; et c'est en jouant de cette représentation que sa plus brillante exemplification, Bigeard, l'appelé devenu général, parvient à se dégager des embûches que le magazine *Zoom* lui tend.

*Zoom*, au rebours de *Cinq Colonnes* et de ses épigones, *Panorama* et *Sept Jours du Monde*, figure le contretype du magazine d'information télévisuel. Le magazine d'André Harris et Alain de Sédouy ne manifeste pas l'intention de rassurer les téléspectateurs quant à l'état du monde et de la société, tout au contraire. Aussi bien ne manque-t-il pas d'enfoncer des coins entre la société civile et la société militaire (institution où se trouvent concentrées les vertus aliénantes du Système dénoncé), de faire jouer les ombres inquiétantes derrière le portrait des militaires qu'il sculpte sarcastiquement.

L'absence de présentation des nouvelles missions imparties aux forces armées entraîne la focalisation de la curiosité des magazines télévisuels sur la seule figure toujours désuète et souvent suspecte de baroudeur. En sorte que ce n'est pas l'effet de simples concours de circonstances si les magazines de grand reportage envisagent la seule armée de Terre, la composante la moins technologisée de l'armée : celle qui reste le plus mar-

quée par les conflits de décolonisation. Aucune émission de l'ensemble des grands magazines des années soixante ne s'attache à la Marine ou à l'armée de l'Air. Exagérant ce penchant, ils se portent vers les troupes d'élites, vers les soldats qui manifestent, de la manière la plus tranchée, l'étrange spécificité d'une condition : les parachutistes et les légionnaires, paradigmes de l'institution militaire en son caractère d'altérité. Au travers de leurs homologues étrangers, c'est eux encore que l'on entrevoit dans la présentation des Marines et des Bécots verts. Dans ce climat d'indifférence (*Cinq Colonnes*), d'adieu aux armes (*Panorama*), de dérision (*Zoom*), rares sont les reportages qui, de 1962 à 1970, laissent apercevoir le malaise qui couve dans les rangs de l'armée. Celui-ci n'en apparaîtra que plus nettement quand le voile qui couvre l'institution sera soulevé.

## II. LES ANNÉES CHARNIÈRES (1970-1975)

La soudaine floraison d'émissions de reportages concernant l'armée à partir de 1970 relève pour l'essentiel d'une nouvelle interaction des relations qu'entretiennent l'armée, la télévision et le gouvernement. Par ailleurs, une série d'événements vient modifier la politique d'information dans laquelle le gouvernement aimerait insérer les militaires. Cette période est décomposable en trois phases :

La première, qui débute en 1970 et se prolonge jusqu'en 1972, est dominée par le caractère de relative incohérence de l'image donnée de l'armée qui, tout en entrant en possession des instruments de la doctrine de dissuasion, traverse un malaise profond.

La seconde phase, qui s'ouvre en 1972 et s'achève sur l'année cruciale de 1973, est marquée par une tentative de réaffirmation des militaires face au malaise puis face au phénomène de contestation dont ils sont l'objet ;

La troisième phase, qui part de l'automne de l'année 1973 et prend fin en 1975, signale, au niveau des magazines de reportage, le retour des militaires au silence.

Un seul d'entre les responsables des grands magazines des années soixante a été partie prenante dans le processus d'élaboration des reportages concernant l'armée diffusés dans les années soixante-dix-72, et encore cela n'a-t-il été que pour une seule émission : "La condition militaire" d'*Hexagone* (décembre 1971). Il s'agit de l'un des pères de *Cinq Colonnes* : Pierre Desgraupes, directeur de l'information de la première chaîne. Ce fait marque les profondes mutations qu'ont connues les instances présidant à l'élaboration des documents de reportage à la suite des événements de mai 1968. En manière de parenthèse, il nous faut revenir rapidement sur ces événements.

Les pavés de mai 1968 brisent les apparences de tranquillité d'une France ordonnée et rationnelle dont toutes les énergies semblent investies dans la course au bien-être. Tout semble devoir être emporté par le vaste happening. La télévision aussi. Après que le pouvoir se soit ressaisi et qu'une large majorité de Français ait porté une nouvelle chambre introuvable sur les bancs de l'Assemblée Nationale, le ménage est fait à la télévision. Les responsables de *Zoom* disparaissent ; ceux de *Cinq colonnes* sont dispersés ou mis au placard ; *Panorama* subsiste pour peu de temps. L'armée, à son bénéfice immédiat, n'intervient pas durant ces événements. Elle ne subira nettement les contrecoups de mai 1968 qu'à partir de 1973, et sera alors posée sur des bases affermisses — au plan de sa présentation télévisuelle. Entre-temps le SIRPA nouvel organisme de relations publiques du ministère de la défense aura succédé au très discret SIECA.

### **Première phase : une image éclatée.**

Les conséquences de mai 1968 ne retentiront qu'à retardement sur la présentation de l'armée à la télévision. Il faudra en effet attendre le remplacement, à la tête de l'État, du général de Gaulle par Georges Pompidou pour voir se dessiner de nouveaux rapports entre l'armée et la télévision. Georges Pompidou entame son mandat présidentiel par une phase de libéralisation qui, conduite par Jacques Chaban-Delmas, se

traduit par la refonte des services d'information, éparpillés entre les chaînes, en un service d'information autonome pour chacune des deux chaînes de télévision alors existantes.

Jacqueline Baudrier est nommée directrice de l'information de la seconde chaîne. Inconnue des téléspectateurs, elle vient de la radio et installe une équipe de jeunes professionnels dans des services qui s'étoffent. Son intention est d'innover en matière d'information afin de concurrencer les programmes de fiction et une première chaîne qui détient les plus forts taux d'écoute. Tout comme son homologue de la première chaîne, elle dispose de moyens administratifs et financiers qui lui garantissent une certaine autonomie. À la tête des services de l'information de la première chaîne, Pierre Desgraupes réapparaît avec une équipe de "vieux routiers" de l'information et l'acquis d'une longue expérience de journaliste de l'audiovisuel.

Ce que l'armée donne à voir d'elle-même est singulier. Trois émissions suffisent à rendre compte de l'image composite du militaire au tout début de la décennie : "La condition militaire" d'*Hexagone*, "La fin des Cuirassés" de *Point-Contrepoint* et "Gardien de l'apocalypse" de *Plein Cadre*.

"La condition militaire", diffusée en décembre 1971, saisit l'armée comme un instantané. L'émission composée de cinq reportages effectués dans toutes les armées et auprès de militaires de carrière de divers grades, offre une image brisée de l'institution dont la ligne de fracture partage les militaires de l'"ancienne armée" (Saint-cyriens et parachutistes), des militaires de la "nouvelle armée". N'entrant distinctement dans aucune de ces catégories, un pilote de l'armée de l'Air se positionne en solitaire ; il n'éprouve ni nostalgie ni problème moral, financier ou autre. Très à l'aise, il évoque naturellement le héros d'un feuilleton d'aventures diffusé à la même époque sur les antennes : le pilote Tanguy des *Chevaliers du ciel*. L'aviation semble faire bande à part. Cela signale le fait que cette armée — toujours située à la pointe de la modernité de par ses instruments et ayant disposé la première de l'armement atomique -, à la différence de l'armée de Terre et de la Marine, est à l'abri du malaise produit par la mutation doctrinale, technologique et psychologique que la reconversion au fait nucléaire entraîne.

On retrouve cette tension et ce malaise figurés non plus à la manière d'un instantané mais en mode cinématique dans "La fin des cuirassés". L'émission du magazine *Point-Contrepoint* (janvier 1970) présente, en un saisissant raccourci, l'évolution de la Marine. S'ouvrant sur un hommage à la Marine révolue : le cuirassé Jean Bart que l'on démonte, elle salue en fin de reportage l'avènement des "nouveaux combattants de la mer" : le SNLE Redoutable devenu opérationnel.

De divers types de bâtiments, elle dégage trois types d'officiers : ceux de la Marine dite ancienne qui ont vogué sur les larges horizons de l'Empire, des officiers âgés et dépassés comme leurs lourds bâtiments par l'évolution des techniques ; "les techniciens du fond des mers" qui arment le premier SNLE et ne semblent relever d'aucune tradition de la Royale, mais qui s'intègrent parfaitement dans les mythes de la modernité ; le troisième type d'officier est figuré par les midships issus des récentes promotions de Navale. En eux s'exprime la vocation d'officiers qui tiennent à préserver les traditions tout en reconnaissant la nécessité d'une profonde mutation de leur formation et celle de l'abandon de vieilles nostalgies. Dans leurs déclarations résonne un malaise qui s'exprimera plus nettement encore dans une autre émission consacrée à la Marine : "Les soldats de la mer", *Le troisième œil* (juin 1972).

Le soudain dévoilement accompli à l'aube des années soixante-dix fait donc apparaître une armée hétéroclite et en piteux état d'esprit. Une image que la fascination éprouvée à l'égard des baroudeurs dans les années soixante occultait ; une image que les responsables de la défense laissent apparaître à leur corps défendant.

L'image des composantes des forces armées mettant en œuvre la dissuasion nucléaire est à la fois plus cohérente et plus conforme à la volonté du pouvoir politique. Une telle présentation est fournie, au travers du lieutenant Porchereau, par "Gardien de l'apocalypse" du magazine *Plein Cadre* (septembre 1982). Le lieutenant Porchereau, officier de tir de missiles stratégiques du plateau d'Albion, ne se distingue pas du

commun des mortels. Il est marié et ne commande, ou plutôt, ne surveille que des engins. Pour lui, il n'est pas question de malaise mais du problème moral que pose le maniement des armes de destructions massives.

Dans l'émission de *Plein Cadre* on aperçoit l'une des manifestations de la volonté de l'équipe Baudrier de mettre en œuvre de nouvelles modalités de reportages en développant leurs caractéristiques filmiques. On passe d'un régime de théâtralisation à un régime de scénarisation cinématographique de l'actualité.

Or, ce traitement se prête, tout particulièrement et sans intervention apparente des "fabricants", à l'expression positive et circonstanciée d'un point de vue. Souple, il peut tout aussi bien tendre à un exposé de l'actualité à la fois didactique et vivant, par l'expression en gigogne de divers interlocuteurs comme dans "Gardien de l'apocalypse", qu'à un exposé plus intimiste encore (la parole donnée au capitaine Chatillon dans "Capitaine : métier des armes", octobre 1973). Un traitement dont on peut suivre des applications diverses dans d'autres magazines de l'équipe Baudrier.

### **Deuxième phase : réaffirmations.**

En juillet 1972, Pierre Messmer remplace Jacques Chaban-Delmas au poste de Premier ministre ; ce même mois, Arthur Comte est nommé président directeur général de l'ORTF. C'est la fin de l'expérience d'autonomie des directions de l'information. Pierre Desgraupes quitte la télévision, Jacqueline Baudrier quitte son poste sur la seconde chaîne pour prendre la direction de la première. Son équipe la suit ainsi que le magazine *Plein cadre*. Il résulte de ce chassé-croisé que la politique de relation privilégiée du SIRPA avec l'équipe Baudrier se poursuit sur la première chaîne et que la seconde chaîne hérite de la politique d'indifférence de Pierre Desgraupes à l'égard de l'armée. Enfin, Jean-Louis Guillaud est nommé directeur de la toute récente troisième chaîne. Il confie la production du magazine 52 à Steve Walsh, Eugène Maroni et Jean-François Chauvel, l'ancien producteur de *Point-Contrepoint*. Ces nouvelles dispositions ne font que renforcer les bons rapports qu'entretiennent l'armée et la télévision à la veille d'une période de virulente remise en cause de l'institution militaire.

Cette époque connaît l'un des rares moments de l'histoire contemporaine de la France où l'armée parle. Du moins, les membres les plus virulents de l'armée ne se contentent pas de démissionner pour manifester leur désaccord, mais exposent depuis l'institution, et non conformément à ses règles d'expression, leurs états d'âme, leurs conceptions critiques de l'état et de l'organisation de l'armée, et ce, le plus souvent, dans les médias de la presse écrite. Des lettres, des déclarations qui mettent à jour, de plus en plus nettement, le malaise de l'armée, et qui alimentent la polémique ayant cours à son égard. Pareil phénomène, que les mesures de disciplines et les rappels au devoir de réserve ne suffisent pas à endiguer, ne peut qu'inquiéter le pouvoir politique.

Le malaise :

Le terme général de malaise de l'armée recouvre deux types de militaires "mal dans leur peau". Le premier type regroupe les militaires qui remettent le plus profondément en cause l'organisation de l'armée et jusqu'à la doctrine de dissuasion telle qu'elle a été formulée sous la présidence du général de Gaulle : ils reprochent véhémentement au gouvernement l'état moral, matériel et financier de l'armée. Ce sont eux qui, souvent sous des pseudonymes, nourrissent le débat d'opinion dans les médias.

Le second type de militaires éprouve, certes, un malaise, mais de manière plus diffuse. Ceux-là se sentent surtout mal à l'aise vis-à-vis de la société. Une société qui ne s'intéresse pas à leur sort bien qu'ils aient le sentiment de la défendre.

Le premier type de militaire est figuré dans les reportages par l'amiral Sanguinetti ("Les soldats de la mer", *Le Troisième Œil*, juin 1973), le second par le capitaine Chatillon ("Capitaine : métier des armes", *Plein Cadre*, octobre 1973), on trouve aussi l'expression nette de ce dernier état d'esprit dans les "propos de popote" enregistrés par l'équipe du magazine 52 dans "Les grandes manœuvres" en juillet 1973.

Deux attitudes de la société civile font pendant à ce double état d'âme. La première attitude, la plus diffuse, est partagée par ceux que les militaires taxent d'indifférence. Ceux-là ne comprennent pas en effet l'utilité de l'armée ; le monde n'est pas perçu comme dangereux, d'autant moins que la politique de dissuasion nucléaire gagnant en crédibilité se retourne contre les composantes "classiques" de l'armée jugées dorénavant superflues... L'autre attitude de la société, plus critique et systématique — taxée de dénigrement par les militaires — ne vise pas tant l'armée en elle-même, et moins encore son efficacité militaire, que le rôle qu'elle peut jouer dans le débat politique ou dans le débat idéologique. Ici, c'est le système de valeurs qui anime l'armée qui est contesté, quand ce n'est le système tout court qui transparait en elle. Cette partie de l'opinion se manifestera à partir de 1973. Au plan des magazines d'actualité on trouve peu d'illustrations de pareilles prises de position. Un reportage s'attaque, en juin 1973, à la Légion en réactivant la hantise du baroudeur et en l'agrémentant des ombres récentes du CRS. ("La légion étrangère", Magazine *d'INF 2 Dimanche*) ; un autre s'en prend, de manière d'ailleurs peu virulente et sur le mode indirect, au service militaire ("Soldats, Soldaten, Soldiers", *Des faits et des hommes*, juillet 1975).

Il y a donc deux types de "malaise de l'armée" et deux types d'"opinion publique" — cette distinction est sans doute schématique et mériterait d'être encore précisée, mais cette hypothèse nous aide à éclairer l'évolution confuse de la présentation des militaires dans les reportages à partir de 1972. Si le malaise, sous sa forme la plus aiguë, gagne la frange majoritaire de l'armée qui éprouve un malaise diffus, et si, par ailleurs, l'opinion publique indifférente est gagnée par la "campagne des médias" et le mouvement de contestation, ces deux phénomènes se conjoignant sur une armée affaiblie pourraient la déstabiliser. Et l'on comprend mieux qu'il faille laisser s'exprimer la fraction majoritaire de l'armée, la laisser tenter un discours de réaffirmation, notamment en lui ouvrant l'accès aux antennes.

Effectivement, dans l'ensemble des reportages consacrés à l'armée durant les années 72-73, on voit les militaires se réaffirmer.

Le thème sous-jacent de l'"esprit de défense" apparaît. L'utilité sociale mais aussi la finalité militaire du service national est présentée : "Le temps du service", l'album de famille des Français (février 1973) ; "Encore bons pour le service" et "les grandes manœuvres", 52 (mars et juillet 1973).

Plus de "techniciens du fond des mers" comme dans "La fin des cuirassés", plus de prosaïque lieutenant Porchereau ; on n'insiste pas sur les composantes hautement technologisées de l'armée, mais on adosse le discours de réaffirmation des militaires des composantes "classiques" sur la crédibilité nucléaire : "Les grandes manœuvres", "La bombe en avoir ou pas", 52 (juillet 1973). Le magazine 52 de Jean-François Chauvel s'illustre, par ailleurs, dans le tir de barrage qu'il dresse contre les "agités" et les "rôleurs".

### **La vocation :**

Dans les reportages, le thème de la vocation figure l'axe autour duquel s'organisent non seulement l'ensemble des propos tenus sur la condition militaire, mais encore les diverses mises en situation des films et jusqu'à leurs structures ; il représente, en termes dynamiques, le pivot autour duquel s'effectue le "retournement" de 1973 : le passage du sentiment de divorce à la recherche de l'union.

En juin 1972, l'émission du *Troisième œil*, "Les soldats de la mer", trace une nouvelle perspective, celle de la réaffirmation de la Marine classique. Trois bâtiments sont présentés agissant de concert : un porte-avions, un escorteur et un sous-marin d'attaque. Les propos tournent autour de la vocation d'un pilote de l'aéronavale et du commandant du sous-marin. Outre leur amour du métier, ces marins évoquent les difficultés que leur métier comporte et argumentent sur son utilité. Une séquence scénarisant un exercice de combat tend à montrer leur capacité à assurer leurs missions. Le reportage insiste aussi sur le fait que les bâtiments de la Marine classique utilisent les technologies les plus modernes : le porte-avions et ses chasseurs à réaction, la corvette hérissée d'armes sophistiquées. Il est enfin montré que les marins participent des modes de vie communs. L'exercice de combat filmé depuis le sous-marin, autour des activités de son commandant, est immédia-

tement suivi d'une séquence tournée en situation familiale — l'épouse de l'officier évoque les problèmes provoqués par les absences prolongées de son mari. L'ambivalence de la fonction militaire est marquée. Mais cette réaffirmation, bien au-delà de l'ambivalence, tend à particulariser à l'extrême la vocation maritime, le rôle de la Marine classique.

Le deuxième temps du mouvement de réaffirmation apparaît en août 1973, dans le reportage du magazine *Pourquoi pas la vocation ? "L'officier de Marine"*.

Le réflexe d'union qui se montre pour la Marine dans "Officiers de Marine", s'entrevoit, en ce qui concerne l'armée de Terre, dans la série diffusée en juillet 1973 par le magazine 52. Une émission consacrée aux activités d'une unité de l'armée de l'Air — pourtant moins directement impliquée que les autres armées et jusque-là absente des débats — joue dans le même sens. En juin 1973, le magazine *Pourquoi pas l'exploit ?* diffuse "Des Sioux et des Cigognes", il y est dit en conclusion : "Chez les chasseurs d'aujourd'hui, la tradition est toujours vive ; Discipline, Honneur, Patrie ne sont pas pour ces hommes de vains mots ". Ce mouvement ouvert de réaffirmation de l'armée en direction de la collectivité nationale, sa conscience et sa mémoire, pouvait déjà se lire en prémices dans "Le temps du service" de l'*Album de famille des Français* (février 1973). Il se prolongera jusqu'en octobre 1973, dans "Capitaine : métier des armes" de *Plein Cadre*. Ce sera la dernière émission consacrée au malaise et au thème de la vocation.

De 1970 à 1973, la télévision aura joué un rôle de soupape de sécurité. En ces années, l'armée plus qu'elle ne parle se livre. Les reportages des années soixante — qui se voulaient des témoignages directs portant sur le vécu des événements — n'avaient, en fait, saisi la complexité fondamentale de la figure du militaire qu'en termes d'altérité. L'assouplissement des procédures du reportage, l'extrême personnalisation du sujet des émissions et le relatif effacement des techniques journalistiques produisent la convergence (et non plus le heurt ou le mariage) des propos des "fabricants" et de leur interlocuteur. Ce dernier n'est plus en position de défense, il fait lui-même le procès du procès qu'on lui intente.

Il se sent toujours mal dans son uniforme, mais il accuse à son tour, et, de la sorte, se défend contre son propre malaise. Il témoigne de sa condition et de sa mission ; et il affiche sa capacité et sa volonté de mener à bien les tâches qui lui sont confiées. Dans le même temps, il montre qu'il est aussi un citoyen et non un étranger. Sur ce point les mises en situation familiale du militaire jouent un rôle important. Souvent de manière véhémence, il se plaint de la place qui lui est faite dans la société, de l'indifférence du monde civil et du pouvoir politique ; mais, ce faisant, il en appelle à eux. De sorte qu'en revendiquant sa spécificité il cherche à reprendre une place au sein de la Nation. Telles sont les caractéristiques qui se dégagent des propos de l'ensemble des militaires en 1973. Il reste à interpréter le silence qui tombe immédiatement après octobre 1973, et ce jusqu'en 1975.

### **Troisième phase : le retour au silence.**

Il n'est pas aisé de rendre compte de l'absence de reportages quand on a pris le parti d'asseoir une étude sur leur examen. Au niveau de la politique d'information les documents sont rares et les raisons avancées en cours d'entretiens par des responsables de l'information de la télévision ou par des militaires sont souvent imprécises quand elles ne sont pas contradictoires. Toutefois, la logique qui préside à la présentation des militaires à la télévision ainsi que le témoignage recueilli auprès du général Méry nous permettent de combler partiellement cette lacune.

Le fait est que le plus grand nombre d'émissions ayant trait aux militaires ont été diffusées immédiatement à la suite du mouvement de contestation publique des lycéens et des étudiants, le voile ne tombe qu'après que ce mouvement se soit résorbé. Au vrai, la contestation change de terrain ; de 1974 à 1975, elle se poursuit à l'intérieur de l'armée : défilé d'appelés en diverses villes de garnison, créations de comités de soldats.

Ces divers événements seront commentés par les actualités télévisées. Significativement, ils ne franchiront pas la barre qui sépare les émissions d'informations quotidiennes des magazines. Si l'armée a été si souvent montrée dans les magazines, ce n'était pas parce qu'elle était présentable, mais bien parce que le malaise de l'armée puis le phénomène de contestation rendaient nécessaire cette présentation. Cette politique quelque peu improvisée ne pouvait être qu'accidentelle. Le SIRPA, en particulier, n'est pas conçu pour donner la parole aux militaires, mais afin de promouvoir la politique de défense telle qu'elle est formulée par les responsables institutionnels. En temps normal, le militaire se tait et c'est aux instances supérieures de lui fixer clairement ses missions et de le défendre. C'est donc à une reprise en main — réclamée, nous l'avons vu, par les militaires eux-mêmes — que s'attachent les responsables politiques et militaires de la défense.

### III. L'AGGIORNAMENTO (1975-1981).

Une stratégie offensive visant à assurer la crédibilité du système français de défense et la promotion de nouvelles images de l'armée et du militaire caractérise la ligne de présentation télévisuelle de l'armée à partir de 1975. La régularité, la cohérence, l'aspect concerté des images frappent d'autant plus qu'elles succèdent à des présentations contrastées — parfois contradictoires -, et distribuées irrégulièrement au gré d'événements qui ont conduit la télévision à traiter de l'institution militaire.

#### **Le cadre d'une politique cohérente**

Les années 75-81 voient l'aboutissement d'un processus engagé par le SIECA — au niveau de la conception — dans les années soixante, puis poursuivi par le SIRPA, au début des années soixante-dix, en une ébauche de réalisation contrariée par les phénomènes le malaise et de contestation. Trois conditions sont enfin réunies dans la seconde moitié de la décennie **lui permettent** à la stratégie d'information de prendre son essor.

Les relais d'opinion jouent un rôle positif : les partis politiques qui, petit à petit, adhèrent à la doctrine de défense, mais aussi les médias. L'invitation du général Lagarde adressée aux journalistes, en vue d'une étroite collaboration entre la presse et l'armée signale la prise de conscience, par l'ensemble des responsables de la défense, de la nécessité de faire entrer l'armée dans les circuits modernes de la communication. Sur ce point le terrain était largement défriché à la télévision. L'éclatement de l'ORTF en sociétés de programmes au cours de l'été 1974 ne mit pas en cause l'entreprise de clientélisation des responsables de l'information ; elle contribua plutôt à la renforcer puisque l'une de ses conséquences fut le regroupement sur TF1 de l'équipe Jean-Louis Guillaud et de celle formée par Jacqueline Baudrier.

L'évolution du climat international, en incitant l'opinion publique à s'intéresser aux problèmes de défense, est favorable au développement de la stratégie d'information.

Du fait de l'évolution doctrinale et de la poursuite des lois de programmation militaires, les diverses composantes de l'armée deviennent présentables dans l'ensemble de leurs activités.

Pour pallier l'absence ou les aléas de l'actualité, il n'est d'autre solution que la mise en œuvre d'une politique volontariste visant à programmer la présentation des différentes activités de l'armée. C'est sur ce point que la pratique de reportages documentaires et de reportages scénarisés joue un rôle déterminant. Ces formulations, donc, mettent en scène de manière didactique et spectaculaire, voire semi-fictionnelle, des activités échappant au registre d'événements habituellement envisagés par l'actualité. Seront traités de la sorte — souvent sous forme de coproductions — la plupart des émissions concernant l'armée, en des sujets aussi divers que l'évolution de l'armée de Terre, les manœuvres d'une division blindée, les activités de l'aviation, celles d'un porte-avions ou d'un régiment de parachutistes.

Notons enfin que la stabilité des responsables politiques et militaires de la défense ainsi que des responsables de l'information télévisuelle clientélisés assurent la permanence et la régularité des présentations de l'armée en cette période.

### **De l'image d'Épinal à l'image de marque.**

À partir de 1975 tout militaire participe de la crédibilité du système de défense, chacun de ses gestes et de ses propos y renvoie. L'organisation et les missions contemporaines de l'armée le justifie pleinement sans qu'il soit nécessaire de faire appel à des considérations autres que strictement rationnelles. Les termes du discours de valeurs sont mis entre parenthèses, les références à l'imagerie militaire et à l'histoire proche comme lointaine sont gommées.

Il s'agit explicitement de s'en tenir aux "faits" — l'armée n'a plus d'état d'âme — et à la réalité — le reste étant "affaire de littérateurs". Il n'est pas question de vocation militaire ou de traits spécifiques à l'armée, mais d'ouverture, de sérieux et, par-dessus tout, d'efficacité. Le militaire ne plaide plus face aux journalistes ni n'interpelle ses compatriotes (pas plus d'ailleurs qu'il n'est mis en accusation), mais se livre à des démonstrations et explique ses activités selon une argumentation standard : "Ce monde est dangereux", l'armée est une "assurance sécurité", le militaire est un "homme comme un autre". Chaque émission s'organise autour de ces balises, étaye cette argumentation. Ainsi dans "Orange est vert" (octobre 1980), l'officier responsable d'une base aérienne explique qu'une "défense efficace, c'est d'abord du matériel perfectionné et c'est surtout un personnel parfaitement entraîné connaissant son matériel" ; l'émission exemplaire est conçue pour en fournir la preuve.

L'image du baroudeur ou du soldat de la République est échangée contre celle du technicien spécialisé. Technicien de la défense, technicien de la paix, le militaire se fond dans le paysage contemporain, participe des usages et des comportements en vigueur dans la société civile. Il est envisagé comme le facteur humain d'un vaste ensemble technologique — il passe au second plan. L'armée est présentée sous l'aspect d'une entreprise maniant des techniques de pointe — celles-ci sont mises en relief.

L'armée en se mettant au goût du jour, en se parant des attributs de la modernité, en abandonnant (dans ses présentations télévisuelles) toute référence historique et en se dépouillant de son légendaire, entend estomper des traits jugés surannés et se débarrasser des ombres qui l'ont terni. Image de marque oblige.

Telles sont les caractéristiques dominantes du discours manifeste énoncé par les "cofabricants" de l'image de l'armée à l'usage des téléspectateurs. On aura toutefois relevé dans les reportages des débordements et des ambiguïtés. Au sujet de la Légion tout d'abord. Les émissions ou les propos qui sont consacrés au corps d'élite prolongent les images offertes dans les années antérieures. La Légion appartient toujours à un légendaire irréductible au discours de l'image de marque. Elle fournit — fait significatif — l'unique émission qui soit à la fois didactique et commémorative : "Des hommes sans nom" (décembre 1979). Intangible, le légionnaire constitue un point de repère qui permet de mesurer la dérive des représentations de l'armée jusqu'en 1981. Dans les années soixante, le légionnaire — le baroudeur par excellence — était situé au cœur des représentations données de l'armée ; il était à part quand l'armée dans son ensemble était présentée comme étrangère à la société civile, il le reste ensuite tandis que l'armée se dévêt de son caractère d'altérité : il se retrouve à la périphérie. Non seulement la Légion conserve ses traits propres mais elle catalyse toutes les représentations classiques attachées aux corps d'élite — en face, la présentation benoîte des activités d'un régiment parachutiste ("Opération Saint Michel" juin 1980) figure le type même de l'émission "adaptée". La Légion retranchée dans ses rites et étrangère (on ne peut dire sérieusement qu'elle est composée d'hommes comme les autres) est doublement singulière ; de ce fait, elle n'entre pas véritablement en ligne de compte et ne contredit pas la ligne générale de présentation de l'armée. Dans d'autres émissions — dans celles consacrées notamment à l'armée de Terre : "Les deux pieds sur terre", "Adjudant X" — des arrière-fonds sous-tendant un discours de valeurs sont présentés, mais brièvement, quasiment en cachette — derrière le dos du film, pourrait-on dire — tandis que de manière très explicite le discours de l'image de marque domine largement.

Le contrepoint de la légion et les légères dissonances qui se font entendre hailleurs soulignent, en fait, les motifs dominants de l'orchestration rigide de la présentation de l'armée à partir de 1975. Plus déroutant, si-

non paradoxal, est le reportage de Pierre Schoendoerffer : "La sentinelle du matin" (juin 1976). Au niveau formel, ce reportage est conforme au style de présentation prôné par les commanditaires de l'image télévisuelle de l'armée. "La sentinelle du matin", comme "La Fatac" (novembre 1975) ou "Orange est vert" (octobre 1980), est un film consacré aux activités strictement contemporaines de l'armée de l'Air. C'est à première vue, quoique d'une qualité esthétique rare, un reportage documentaire de plus. Cependant, au niveau implicite — et le film n'a de signification qu'à ce niveau — "La sentinelle du matin" échappe à la thématique de l'image de marque et inscrit les activités des pilotes sur un tout autre plan que "La Fatac" ou "Orange est vert". Dans ces derniers reportages, les activités de l'aviation, les bases et les hommes sont en relation d'osmose avec le monde contemporain ; dans le reportage de Schoendoerffer, tout au contraire, une très nette distance est marquée entre l'univers des personnels de l'armée de l'Air et le monde environnant symbolisé par la Ville. Totale convergence, ouverture sur le monde extérieur, ton prosaïque d'un côté ; totale divergence, défiance vis-à-vis du monde extérieur, ton tragique de l'autre. On peut sans doute attribuer la présentation originale de "La sentinelle du matin" à la subjectivité de son auteur. Mais on peut tout aussi bien considérer "La sentinelle du matin" comme une émission lapsus où se donne à lire dans l'implicite (et parce que le traitement implicite employé par le réalisateur le permet) ce que la stratégie d'information mise en place refoule.

Autre contre-exemple : "Aujourd'hui, les militaires", *Rue des Archives* (août 1981). Bâtie sur les archives télévisuelles conservées par l'INA et commentée par le général Méry, alors qu'il vient de quitter ses fonctions de chef d'état-major des armées, cette émission montre que le discours de valeurs nourrit toujours les propos de militaires et reflète leur comportement vis-à-vis du monde ambiant (sans que cela d'ailleurs ne se marque nécessairement par une rupture avec la société civile comme dans "La sentinelle du matin"). *Rue des Archives* n'est pas, il est vrai, un magazine d'actualité. De ce fait l'émission confiée au général Méry échappe au cadre de programmation dans lequel se déploie la promotion de l'image de marque.

En prolongeant ces considérations, nous pourrions multiplier les indices dénonçant la fausse transparence d'un discours trop lisse pour correspondre à la situation complexe de l'armée et du militaire dans la société contemporaine. Mais, depuis l'examen des émissions des années soixante, nous savons que ce sont des perspectives de discours intentionnels et des schémas de représentations qui organisent la présentation des faits, plus souvent que les faits ne modèlent les présentations. Le seul élément véritablement nouveau introduit par la stratégie d'information est une volonté de créer de nouveaux schémas de représentations au sujet de l'armée et du militaire ou — ce qui revient au même — d'articuler les représentations de l'armée et du militaire sur des schémas qui ne leur sont pas propres.

**Bernard Paquetteau**

Titulaire d'une maîtrise de droit, d'un DEA d'études politiques, d'un doctorat d'histoire, Bernard Paquetteau enseigne à l'Université Paul-Valéry de Montpellier. Auteur de l'article "L'armée et la République" dans *Télévision, nouvelle mémoire* de Jean-Noël Jeanneney et Monique Sauvage. (Éditions du Seuil 1982), il a soutenu une thèse sur "L'image de l'armée à la télévision", thèse dirigée par M. Raoul Girardet et dont le présent article reprend les conclusions. Article paru dans STRATÉGIQUE, Fondation pour les études de défense nationale, Paris, premier trimestre 1984

#### NOTES

1. Le Service d'Action Psychologique et d'Information de La. Défense Nationale.
2. Le Service d'Information, d'Études et de Cinématographie des Armées.
3. Seule exception relevée : le reportage de *Sept jours du Monde* : "Soldat Smet" (novembre 1964). La publicité faite autour du service militaire de Johnny Hallyday s'est inspirée de l'opération de prestige montée aux Etats-Unis lors du passage d'Elvis Presley sous l'uniforme.